

Rémi Jimenes

Charlotte Guillard Une femme imprimeur à la Renaissance

Presses universitaires François-Rabelais

Chapitre 4. Préréforme et conservatisme : les théologiens

DOI : 10.4000/books.pufr.10146

Éditeur : Presses universitaires François-Rabelais

Lieu d'édition : Presses universitaires François-Rabelais

Année d'édition : 2017

Date de mise en ligne : 17 octobre 2018

Collection : Renaissance

ISBN électronique : 9782869066755



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

JIMENES, Rémi. *Chapitre 4. Préréforme et conservatisme : les théologiens* In : *Charlotte Guillard : Une femme imprimeur à la Renaissance* [en ligne]. Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2017 (généré le 11 octobre 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pufr/10146>>. ISBN : 9782869066755. DOI : 10.4000/books.pufr.10146.



Préréforme et conservatisme : les théologiens

LES DEUX SPÉCIALITÉS DU SOLEIL D'OR, œuvres des Pères de l'Église et sommes de droit savant, constituent une matière passablement austère vers laquelle les historiens de l'humanisme n'ont pas l'habitude de se tourner. Faute de bien connaître sa production, on a souvent décrit Charlotte Guillard d'une façon caricaturale. On en a fait une libraire obstinément catholique, entièrement soumise à l'autorité des théologiens de l'Université et active militante de la Réforme catholique en France¹. À en croire certains historiens, le Soleil d'Or serait resté, tout au long du XVI^e siècle, l'« atelier de la Sorbonne », entièrement soumis à l'autorité des théologiens de la faculté de Paris.

Cette vision caricaturale n'en a pas moins le mérite de soulever explicitement le problème de la sensibilité religieuse et intellectuelle du Soleil d'Or : la production théologique de Charlotte Guillard témoigne-t-elle de l'existence d'un projet éditorial spécifique ?

LE SOLEIL D'OR : « ATELIER DE LA SORBONNE » ?

Pour expliquer la mauvaise réputation historiographique dont souffre Charlotte Guillard, on doit d'abord constater les liens étroits que les imprimeurs du Soleil d'Or ont entretenus avec les théologiens depuis l'origine. Le testament d'Ulrich Gering (1510) est à cet égard éloquent. Formulant ses dernières volontés, le fondateur du Soleil d'Or y lègue l'intégralité de ses biens aux collèges de Sorbonne, bastion de la faculté de théologie, et de Montaigu, « collège de pouillerie », célèbre pour la rigueur de sa discipline et dénoncé aussi bien par Rabelais que par Érasme.

Berthold Rembolt, successeur de Gering, assume parfaitement sa soumission à l'égard des théologiens de l'Université. En octobre 1518, l'imprimeur doit répondre devant le roi d'une accusation sérieuse : celle d'avoir imprimé, avec Antoine Bonnemère, un placard de l'Université contre le concordat de Bologne. La défense des deux libraires est édifiante. Ils « dyent qu'ilz sont gens mecaniques, vivans de leur mestier » ; ils n'ont donc pas agi de leur propre initiative, mais « apres la deliberation de l'Université ». Les deux hommes expliquent ensuite qu'ils « n'ont la science ou experience pour savoir ce qu'est de faire » et qu'ils ne sauraient faire autre chose que de « demander conseil [...] a ceulx de l'Université ». Gardons-nous cependant d'interpréter ces mots de façon excessive : cette soumission à l'autorité théologienne est naturelle en ce début du XVI^e siècle et constitue par ailleurs une ligne de défense relativement commode pour les deux imprimeurs.

Dès son entrée au Soleil d'Or, Claude Chevallon noue également des relations privilégiées avec la faculté de théologie. Lorsqu'il présente sa candidature à l'office de libraire-juré en septembre 1519, il récolte les suffrages des facultés de droit et de théologie, réputées les plus conservatrices, tandis que les facultés des arts et de médecine soutiennent la candidature de son concurrent Regnaud Chaudière. C'est aussi sous les presses de Chevallon que l'on rencontre en 1524 le premier cas français d'*imprimatur* accordé par la faculté de théologie², et durant toute sa carrière l'imprimeur sollicitera régulièrement l'approbation des théologiens.

Le Soleil d'Or entretient donc des rapports étroits avec la faculté de théologie. La part de l'édition religieuse dans son catalogue est d'ailleurs considérable. Tout au long de sa carrière, Chevallon continue à imprimer, en caractères gothiques, les sermons dominicaux de prédicateurs comme Raulin ou Menot. Pour des raisons que l'on ignore (peut-être purement commerciales ?), Charlotte Guillard abandonne presque entièrement cette production³. Pour autant, nombre de ses publications témoignent d'un véritable attachement à la défense du catholicisme. Dès 1538, elle donne des commentaires de Georges Pachymère destinés à lutter *adversus calumnias Laurentii Vallae, Martini Lutheri, & Desiderii Erasmi Roterodami*⁴. En 1541, elle publie une *Vie de Monseigneur Saint Hierosme* dans laquelle Louis Lasseré, proviseur du collège de Navarre, réaffirme l'importance des sacrements et de la messe, défendant ardemment le rôle de la faculté de théologie contre les hérétiques. En 1545, elle donne la *Confutatio assertionis Lutheranae* de John Fisher⁵. Trois ans plus tard, elle publie une version du *Décret* de Gratien révisée par Antoine de Mouchy. Ce docteur de Sorbonne, qui sera célèbre quelques années plus tard pour son zèle comme inquisiteur de la Foi, situe déjà son œuvre dans une perspective de violente opposition au luthéranisme : il s'agit pour lui de restituer les *antiqua castra* que sont les livres du droit canonique, pour mettre à bas les *nebulas errorum*. Nous avons vu que cette orientation contre-réformatrice sera poursuivie dans la seconde moitié du siècle par les héritiers de Charlotte Guillard.

Tous ces éléments ont pu donner du Soleil d'Or l'image d'un atelier animé par une foi intransigeante et entièrement soumis aux théologiens de l'Université. Gardons-nous, cependant, de cette impression. L'examen attentif de ses publications montre que, loin d'adopter une position monolithique, l'atelier est ouvert à des sensibilités religieuses variées et nuancées.

VUE D'ENSEMBLE : LES SPÉCIFICITÉS DE LA PRODUCTION

Une spécialisation : les sources chrétiennes

L'activité des théologiens parisiens du xvi^e siècle a été remarquablement étudiée par James Farge, soucieux de « sauver les théologiens parisiens et leur faculté du quasi-anonymat dans lequel leurs critiques humanistes et les historiens postérieurs les ont longtemps relégués⁶ ». Le cadre chronologique de son étude ne recouvre que partiellement celui de notre enquête, néanmoins le précieux bilan chiffré de l'activité éditoriale des théologiens dressé par le père Farge peut nous aider à apprécier les spécificités de la production religieuse du Soleil d'Or et à voir dans quelle mesure celle-ci reflète les positions des théologiens parisiens⁷.

Catégories thématiques	Publications des docteurs parisiens (1500-1543)	Part dans la production religieuse du Soleil d'Or (1537-1556)
Théologie scolastique	18,8 %	11, 2%
Logique	17,1 %	1,9 %
Ouvrages de dévotion	16,8 %	-
Éditions/commentaires des Écritures	10,9 %	33,6 %
Rhétorique, auteurs classiques	9,4 %	-
Philosophie scolastique	7,7 %	-
Ouvrages polémiques	7,4 %	4,7 %
Sermons	5,7 %	2,8 %
Histoire, biographies, affaires courantes	2,6 %	3,7 %
Patristique	1,8 %	42,1 %
Autres	1,8 %	-
Total	100 %	100 %

Tableau 1 > Comparaison de la production des théologiens parisiens (d'après les données relevées par J. Farge) avec la production religieuse du Soleil d'Or⁸.

Le tableau 1 illustre cette situation. Tandis que les docteurs parisiens consacrent la plupart de leurs activités littéraires à la scolastique (18 % de leurs travaux), à la logique (17 %) ou aux ouvrages de dévotion (17 %), délaissant presque entièrement le champ patristique (1,8 %), la production religieuse du Soleil d'Or affirme ses spécificités : la patristique y représente plus de 40 % des titres ; les éditions ou commentaires bibliques, qui ne constituent que 10 % de l'activité éditoriale des docteurs parisiens, occupent ici le tiers de la production. De tels écarts ne sauraient s'expliquer par le seul décalage chronologique de nos séries statistiques : ils montrent en réalité les spécificités et la cohérence propre de la production religieuse du Soleil d'Or, essentiellement consacrée à l'édition des sources anciennes de la foi. Cette politique éditoriale est l'œuvre d'un groupe de théologiens qui forment un milieu hétéroclite difficile à appréhender. Commençons par établir un rapide portrait de groupe.

Gens de collèges, gens de couvents : les théologiens du Soleil d'Or

Clercs séculiers et réguliers se répartissent à peu près en nombre égal dans le catalogue du Soleil d'Or. Les séculiers se recrutent principalement parmi les régents de collège. La Sorbonne n'y

est représentée que par deux de ses docteurs : François Mangeard, dit *Comestor*, découvreur de sermons inédits de saint Bernard, et Antoine de Mouchy, dit Demochares, éditeur du *Décret* de Gratien. Notons dès l'abord (pour y revenir plus tard) que les représentants du collège de Navarre sont bien plus nombreux que ceux de Sorbonne. Parmi les réguliers, divers couvents et ordres sont représentés. Signalons quelques chartreux de Vauvert (Godefroy Tilmann, Jacques Jérôme, Claude Morel), quelques franciscains du grand couvent de Paris (Richard Du Mans, Florent Bourgoing), un dominicain (Jacques Albert de Castres) et au moins un bénédictin de Cormery (Joachim Périon).

La diversité des profils individuels ne se manifeste pas seulement par la pluralité des obédiences religieuses, mais aussi par les grands écarts de fortune, de hiérarchie et de statut social entre les différents collaborateurs du Soleil d'Or. Certains sont d'illustres ecclésiastiques, tel Luigi Lippomano, cardinal de Métone, qui quitte le concile de Trente pour apporter en personne à Paris le manuscrit de sa *Catena in Exodum* (1550). D'autres auteurs sont au contraire de parfaits inconnus : on ne sait rien du chartreux Jacques Jérôme, reclus au couvent de Vauvert, qui publie en 1538 des *Festae conciones* ; rien non plus sur la vie et la carrière du dominicain Jacques Albert de Castres qui donne en 1539 une édition des commentaires de Durand de Saint-Pourçain sur Pierre Lombard.

Les collaborateurs les moins illustres sont souvent ceux qui assument les tâches les plus ingrates et les plus importantes. Attardons-nous un instant sur la figure attachante de Florent Bourgoing⁹. On le sait simple franciscain, attaché au grand couvent des Cordeliers de Paris, mais on ignore tout de sa biographie. Bourgoing abat pourtant pour le compte du Soleil d'Or un travail considérable. En 1531-1532, c'est lui qui réalise l'index des œuvres de saint Augustin ; son nom, absent de la page de titre du volume, se trouve relégué au deuxième feuillet¹⁰. Ce précieux index contribue pourtant à la renommée de la publication ; il est donc naturellement repris dans l'édition de 1541. Cette fois, Bourgoing est à l'honneur, explicitement nommé au titre de l'ouvrage. Notre modeste cordelier réalise encore en 1550 l'index des cinq tomes des œuvres saint Ambroise¹¹. On ne lui connaît aucune autre publication au Soleil d'Or ni chez d'autres libraires, et toute son œuvre littéraire semble se réduire à ce travail aride, considérable mais fondamental, d'établissement d'index.

La personnalité de François Mangeard, *alias Comestor*, semble l'exact opposé de celle de Bourgoing. Ce théologien associe son nom à la grande édition des œuvres de saint Bernard (1547), augmentée de plusieurs textes inédits et appelée à remplacer celle qu'avait donnée Clichtove chez Rembolt dans les années 1510. Inscrit à la faculté des arts sous le réctorat de Louis Lefèvre en mars 1530 (n. st.¹²), Mangeard en sort maître au début de l'année 1535¹³. En 1537, il est régent au collège de Bourgogne. Mais le jeune clerc est ambitieux. Il ne se contente pas de régenter et se cherche un protecteur. Il se tourne naturellement vers des familles bourguignonnes puissantes et rédige, dès la fin des années 1530, pour faire sa promotion auprès d'elles, une histoire dynastique du comté de Bourgogne restée à l'état de manuscrit¹⁴. Mangeard devient précepteur dans les familles de Girard de Vienne et Louis de Rye. Ces soutiens lui ouvrent les portes de la carrière ecclésiastique et, dès lors, Mangeard semble se détourner des études universitaires : chanoine de la cathédrale de Langres en 1553, il est, six ans plus tard, évêque *in partibus* de Négrepont et coadjuteur du cardinal de Givry. Il meurt à Langres le 17 juin 1584¹⁵. Son parcours en témoigne, Mangeard cherche à s'élever dans la hiérarchie sociale. S'il veille à associer son nom aux œuvres de Bernard, se présentant comme l'inventeur d'une poignée de sermons inédits, rien ne prouve qu'il collabore

véritablement à la préparation et à la correction du texte. Le futur ecclésiastique se contente probablement de faire connaître son nom en l'associant de la sorte à une publication, tandis que Godefroy Tilmann et Louis Miré semblent assumer l'essentiel des travaux préparatoires.

Le collège de Navarre

Ce milieu de théologiens hétéroclite constitue-t-il un échantillon représentatif de l'activité de la faculté de théologie de Paris ? La question mérite d'être posée. Les historiens de l'humanisme tendent souvent à réduire l'ensemble des théologiens parisiens à un même groupe d'obscurs « sorbonnages ». Assimiler la faculté de théologie tout entière au seul collège de Sorbonne constitue pourtant un abus de langage, dans la mesure où 20 % seulement des docteurs parisiens ont partie liée avec cet établissement¹⁶. Afin d'identifier précisément le projet éditorial du *Soleil d'Or*, il nous faut discerner, dans la foule des théologiens, les contours du réseau spécifique de ses collaborateurs, en mobilisant une nouvelle fois les données statistiques élaborées par James Farge.

On sait que les théologiens des collèges de Sorbonne et de Navarre fournissent à eux seuls 84 % des titres publiés par les docteurs parisiens¹⁷. Ceux de Sorbonne sont de loin les plus actifs, publiant à eux seuls 54,4 % des titres. 40 % des docteurs de Sorbonne s'adonnent à la publication, tandis que 19,3 % seulement des docteurs navarristes fournissent des textes aux imprimeurs¹⁸. Le père Farge résume : « De toute évidence, imprimer était à la mode au collège de Sorbonne, qui entretenait d'étroites relations commerciales et personnelles avec l'imprimerie parisienne¹⁹. »

Les locaux du *Soleil d'Or* appartiennent à la Sorbonne et les deux bâtiments se touchent, puisque l'atelier aboutit à la « librairie neuve » du collège. Pourtant la production de Charlotte Guillard diffère considérablement de la norme décrite par James Farge. Seuls deux sorbonnistes y apparaissent – Antoine de Mouchy et François Mangeard – et leurs rôles respectifs semblent relativement marginaux, puisque chacun d'eux n'associe son nom qu'à une seule publication. Les théologiens navarristes – Louis Lasseré, Jean de Gagny, Martial Masurier, Jean Benoît ou Nicolas de Martimbos – sont tout à la fois plus nombreux et plus fréquemment présents dans la production du *Soleil d'Or*, soit comme passeurs de textes (auteurs, traducteurs, éditeurs), soit comme dédicataires.

Comment interpréter cette surreprésentation des théologiens navarristes dans la production du *Soleil d'Or* ? Le collège de Navarre est, avec celui de Sorbonne, l'un des deux bastions de la faculté de théologie (fig. 24). Le rôle qu'il joue dans la condamnation de Marguerite de Navarre en 1532-1533 et les multiples rabelaisiennes tendent aujourd'hui à ternir sa réputation. C'est rendre peu justice à

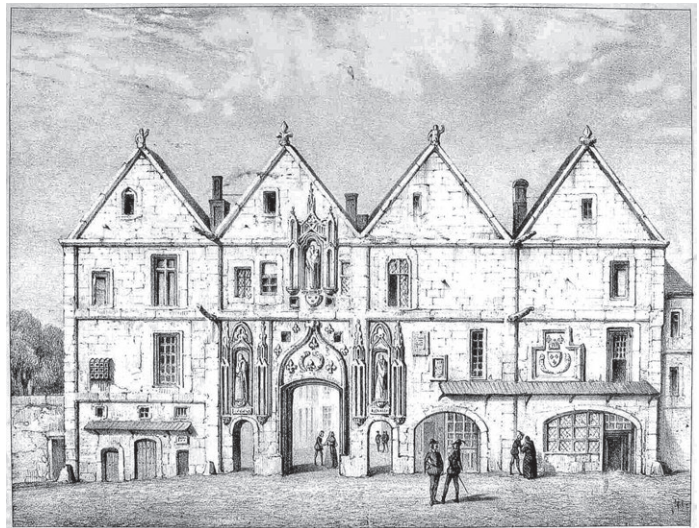


Fig. 24 > L'entrée du collège de Navarre, dans *Le Vieux Paris*. Reproduction des monuments qui n'existent plus dans la capitale, Paris, Jeanne et Dero-Decker, 1838-1839.

l'histoire de cet établissement, précurseur de l'humanisme parisien, d'où sont issus des hommes comme Jean Gerson et Nicolas de Clamanges²⁰. Collège de « plein exercice », Navarre n'accueille pas qu'une population d'austères théologiens : il est l'un des établissements les plus fréquentés de Paris, avec vingt boursiers-théologiens, trente philosophes et vingt grammairiens, auxquels s'ajoutent de nombreux étudiants externes et pensionnaires. Beaucoup des acteurs du premier humanisme parisien, tels Guillaume Briçonnet (boursier-artien en 1486) ou Guillaume Budé (boursier-théologien en 1484), sont issus de ses rangs. Loin d'être un espace renfermé sur lui-même, le collège apparaît comme un lieu relativement ouvert à l'innovation. C'est d'ailleurs à Navarre que le grand Ravisius Textor enseigne la rhétorique jusqu'à sa mort en 1524. Remarquons en outre que, dans les années 1540, le collège héberge en son sein quelques personnalités qui ne brillent pas par leur orthodoxie, comme Martial Mazurier ou Nicolas Martimbos, tous deux collaborateurs occasionnels du Soleil d'Or. Boursier de Navarre en 1500, docteur en 1508²¹, Mazurier est un théologien atypique : ancien disciple de Lefèvre d'Étaples et membre du cénacle de Meaux, il est accusé maintes fois d'hérésie dans les années 1520. Défenseur de Marguerite de Navarre en 1533, il est encore accusé en 1544 pour des sermons suspects²². L'orthodoxie de son confrère Nicolas Martimbos est tout aussi douteuse : recteur de l'Université en 1540²³, cet ancien boursier-théologien du collège de Navarre vit toujours au sein de l'établissement en 1550 lorsqu'il publie chez Charlotte Guillard une nouvelle édition de Durand de Saint-Pourçain²⁴. Sans jamais adhérer officiellement à la Réforme, il est néanmoins accusé d'hérésie en 1558. Passé à la postérité comme « moyenneur », il est vilipendé à ce titre aussi bien par les catholiques que par les protestants²⁵. Mazurier et Martimbos sont certainement des théologiens marginaux, mais le fait qu'ils aient pu vivre et enseigner au collège de Navarre semble attester la tolérance relative de cet établissement à l'égard de l'hétérodoxie modérée.

La comparaison du catalogue de Charlotte Guillard avec les chiffres fournis par James Farge met donc en évidence deux phénomènes caractéristiques : d'une part la cohérence propre du programme éditorial du Soleil d'Or, dans lequel les éditions des Pères et des commentaires bibliques sont surreprésentées, et d'autre part la forte implication des théologiens du collège de Navarre dans sa production. La question se pose alors de savoir si ces deux phénomènes sont simplement concomitants ou s'ils sont liés l'un à l'autre. Pour y répondre, il convient de faire plus précisément connaissance avec les navarristes impliqués dans cette production.

NAVARRISTES ET CHARTREUX : QUATRE FIGURES

Louis Lasseré

À tout seigneur tout honneur, voici d'abord Louis Lasseré, proviseur du collège de Navarre de 1508 à 1546, qui assume à ce titre l'administration de cet établissement, la gestion des locaux et le recrutement des enseignants (fig. 25). Il est, au Soleil d'Or, l'auteur d'une curieuse *Vie de Monseigneur Saint Hierosme* en français.

On le sait d'origine tourangelle²⁶. Selon ses propres écrits, il entre au collège de Navarre en 1492 à l'instigation d'André « Pirus » (Périer), son « oncle et bien facteur²⁷ ». Bachelier en 1498, il entame un cursus de théologien, mais n'accédera jamais au doctorat. Il semble s'en justifier dans sa *Vie de*

Monseigneur Saint Hierosme : évoquant l'ancien régent Cantian Hue, Lasseré explique que ce dernier « ne print jamais le bonnet doctoral, pour la grande humilité qui estoit en luy²⁸ ». Jean Bruté nous fournit une explication plus convaincante, indiquant qu'« il étoit contraire aux statuts & aux usages du College de Navarre, qu'on y occupât des places quand on avoit pris le bonnet²⁹ ». Or Louis Lasseré est appelé à succéder à son oncle à la tête du collège, dont il devient proviseur le 23 octobre 1508. Il occupe dès lors des responsabilités importantes au sein de l'Université. Il en est le paranymphe en 1512 et la représente auprès du conseil de régence en 1525 lors de la captivité du roi³⁰. Il devient ainsi un universitaire de poids. Il est d'ailleurs largement pourvu en bénéfices ecclésiastiques. En 1513, il devient chanoine et granger de Saint-Martin de Tours, et offre, en remerciement, au doyen Vaast Brioy, un somptueux manuscrit de présentation recueillant les discours qu'il a prononcés l'année précédente comme paranymphe³¹ (fig. 26, pl. III). En 1514, il est curé de Saint-Christophe de Suèvres, au diocèse de Chartres, et de Saint-Martin au château de Conches-en-Ouche, au diocèse d'Évreux³². En 1520, il obtient la cure de Saint-Benoît-le-Bien-Tourné, à Paris, contre les prétentions de Gilles Des Moulins³³ et il est encore pourvu, en 1538-1539, de la cure de Vaugirard³⁴. Il conservera toute sa vie une rente assise sur la cure de Saint-Pierre de Souvigny-en-Touraine et son testament mentionne des rentes « a l'entour de Paris, comme a Nanterre, Mareil, Fourqueulx, Saint-Germain-en-Laye, Carrieres et autres lieux », acquises de son oncle André Périer (dit *Pirus*) (fig. 27).

Lasseré paraît avoir bénéficié de l'amitié et de l'estime de quelques-uns des théologiens parisiens les plus remarquables de son temps. Jacques Merlin, docteur du collège de Navarre, lui dédie la grande édition des œuvres d'Origène qu'il publie chez Josse Bade en 1512. Cette publication fait l'objet d'un vif débat au sein de la faculté de théologie dans les années 1520 et Noël Bédard en obtiendra la condamnation. Lasseré semble également très proche de Josse Clichtove, docteur de Navarre, disciple et compagnon de Lefèvre d'Étaples jusqu'en 1520. C'est à son insistance que Clichtove attribue la publication d'un recueil de ses sermons en 1534³⁵.



Fig. 25 > Portrait de Louis Lasseré gravé par Aurere Billette, dans [Jean Bruté], *Chronologie historique de messieurs les curés de saint Benoît, Paris, Desprez, 1752*; collection privée.

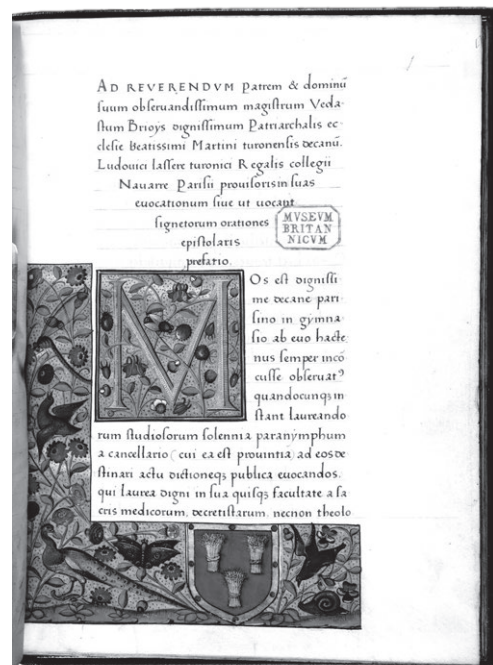


Fig. 26 > Recueil de harangues universitaires de Louis Lasseré. Manuscrit de présentation offert à Vaast Brioy en 1513; Londres, The British Library, Harley 2536.

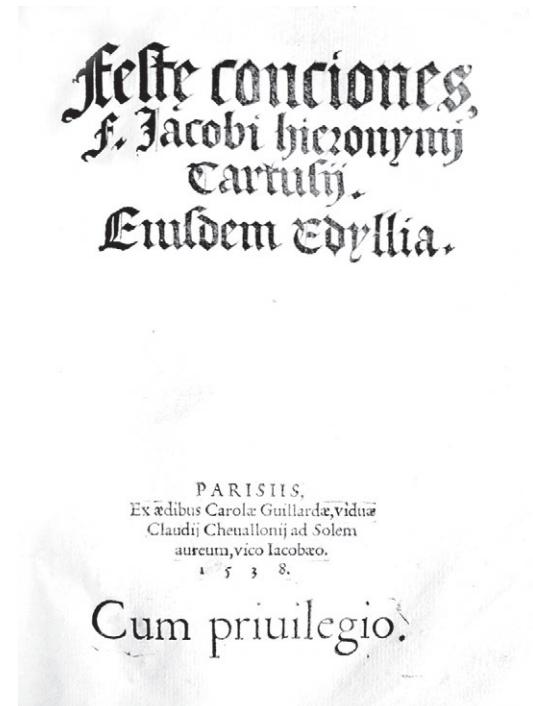
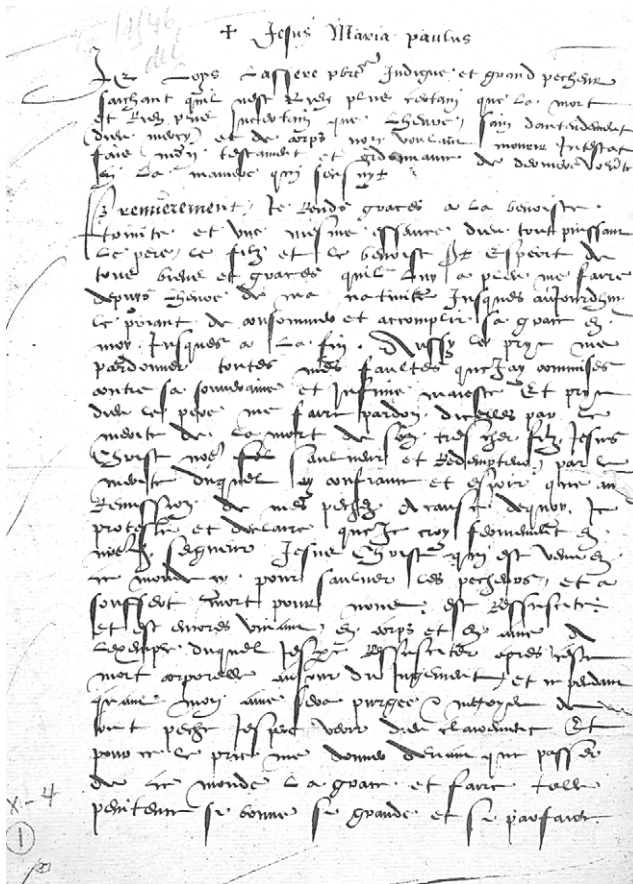


Fig. 29 > Jacques Jérôme, *Festae conciones*, Paris, 1538, in-4°; Loches, Bibliothèque municipale.

Fig. 27 > Testament de Louis Lasseré, 26 septembre 1542; Paris, AN, MC, ET/XLIX/4.

Lasseré n'est pas lui-même un écrivain proluxe. Sa présence personnelle reste discrète dans la production de Charlotte Guillard. Il n'y publie, en tout et pour tout, que la troisième édition de la *Vie de Monseigneur Saint Hierosme* en français, au format in-quarto, texte surprenant qui tranche radicalement avec la production habituelle de l'atelier (fig. 28). Lasseré apparaît également au *Soleil d'Or* par l'intermédiaire d'épîtres dédicatoires qui lui sont adressées au tome IV des *Opera Chrysostomi* de 1536 et dans le recueil des *Festae conciones* du chartreux Jacques Jérôme en 1538 (fig. 29).

Malgré sa relative discrétion sur le plan éditorial, son poste de proviseur au collège de Navarre lui permet d'exercer une grande influence sur les activités universitaires. Curé de Saint-Benoît-le-Bien-Tourné, il compte parmi ses ouailles une foule de libraires et d'imprimeurs dont il gouverne les âmes. Par ses deux fonctions, pastorale et universitaire, il occupe donc une position idéale pour servir d'intermédiaire entre le *Soleil d'Or* et les théologiens de l'Université. On peut raisonnablement supposer qu'il a orienté un certain nombre de Navarristes vers les presses du *Soleil d'Or*.

Jean de Gagny

Jean de Gagny, premier aumônier de François I^{er}, est assurément l'un des théologiens les plus influents parmi les collaborateurs du *Soleil d'Or*³⁶ (fig. 30). Élève de Pierre Danès, dont il suit l'enseignement de 1516 à 1520, Gagny est un fin helléniste. Boursier du collège de Navarre en 1524, il est docteur en 1532³⁷. Dans le cadre de son enseignement, Gagny commente les épîtres de saint Paul.

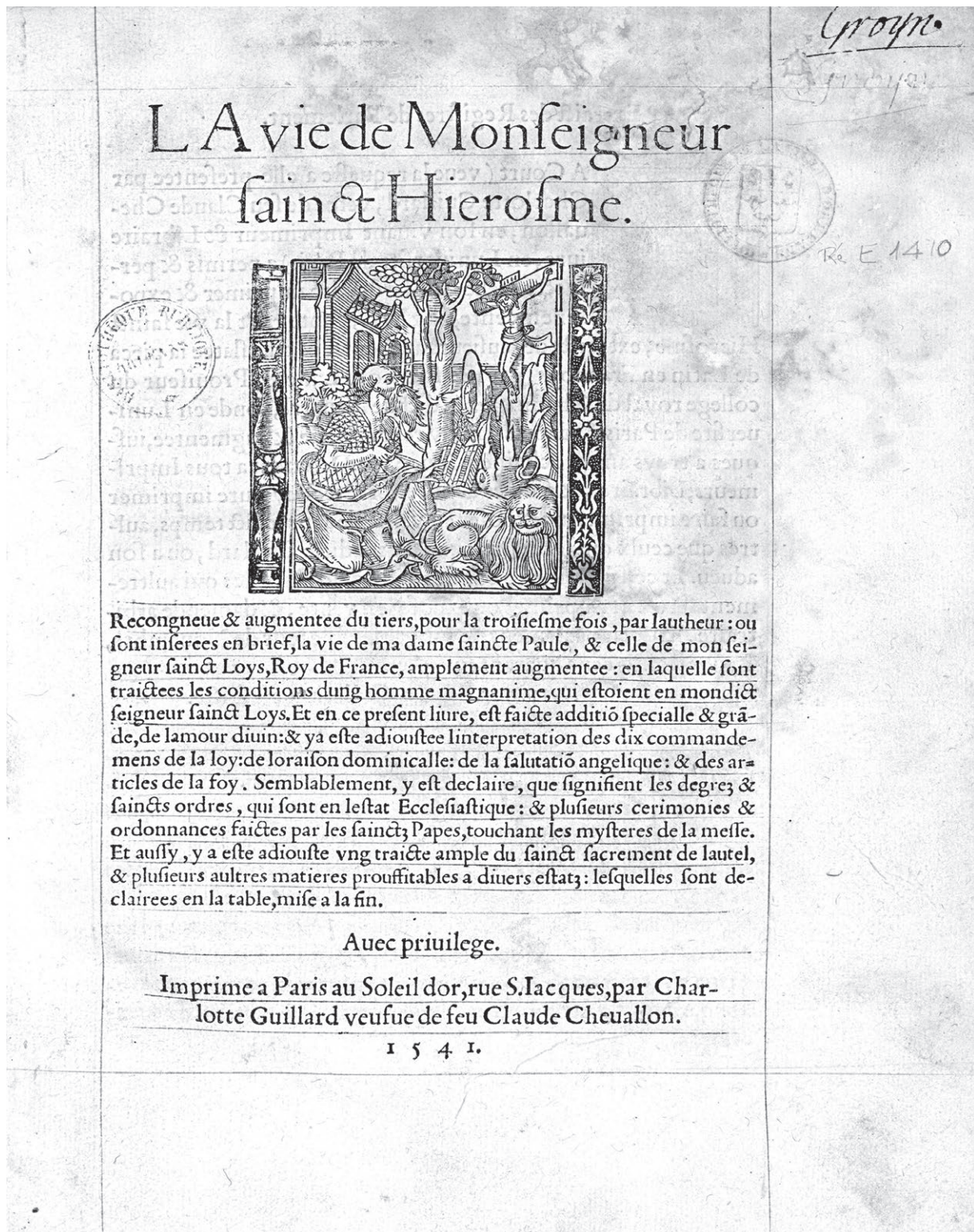


Fig. 28 > Louis Lasseré, Vie de Monseigneur Saint Hierosme, Paris, Charlotte Guillard, 1541, in-4° ; Orléans, Bibliothèque municipale.



Fig. 30 > Portrait de Jean de Gagny, en prière, dans *Le livre des sept paroles*, Paris, Chrestien Wechel, 1535, in-4° ; Tours, CESR.

En 1536, il rédige une élégie pour la mort du dauphin, qui attire, semble-t-il, l'attention du roi³⁸. Dès lors, sa carrière ecclésiastique prend un véritable tournant. Devenu aumônier et bibliothécaire du roi, il obtient d'importants bénéfices. Cette carrière d'homme de cour l'éloigne de Paris, mais Gagny demeure très lié au monde universitaire : recteur de l'Université en 1532, il en devient chancelier en 1546. Son attachement au collège de Navarre est tel qu'il demande à y être inhumé. Il meurt le 25 novembre 1549.

On a longtemps vu en Gagny un théologien aux conceptions « étriquées³⁹ », voire réactionnaires – n'est-il pas dénoncé par Robert Estienne comme l'un de ceux qui l'auraient contraint à l'exil⁴⁰ ? En réalité, comme l'a bien montré André Jammes, Gagny se trouve « partagé entre les courants de pensée souvent opposés émanant des Lecteurs royaux ou de la Sorbonne⁴¹ ». Gagny tend aujourd'hui à perdre cette image de catholique intransigeant pour être reconnu tout à la fois comme un véritable bibliophile (amateur de belles reliures et patron de Claude Garamont) et comme un grand « chasseur de textes », ouvert aux innovations culturelles de son temps. De ce point de vue, sa proximité avec le roi est décisive. Gagny obtient en effet de François I^{er} des lettres patentes commandant « luy estre par toutes libraries publiques faite ouverture, pour d'icelles transcrire quels livres verroy[t] estre au proufict de la republicque literaire et accession de l'empire de philologie⁴² ». Ainsi Gagny découvre-t-il de nombreux manuscrits inédits, parmi lesquels le *Codex Agobardinus*.

Cet attachement aux textes anciens se double d'un véritable souci de l'art typographique – fait suffisamment rare pour être souligné. Gagny a partie liée avec plusieurs libraires. Il soutient probablement son neveu, Nicolas Le Riche, installé près du collège de Cambrai, qui tient les rênes du marché du livre vénitien à Paris et assure ainsi la diffusion des publications aldines⁴³. On sait par ailleurs que l'aumônier de François I^{er} a financé le début de carrière de Claude Garamont⁴⁴. À la fin de sa vie, Gagny fonde même sa propre imprimerie, dont il confie la direction à Nicolas Le Riche. Il commande à son intention la gravure de trois nouvelles fontes italiques imitées des caractères aldins à un artisan tourangeau, Charles Chiffin, dont nous ne savons presque rien⁴⁵. Gagny exprime son souci de l'art typographique dans une polémique au sujet de la fondation d'une bibliothèque pour le collège des lecteurs royaux : lorsque Pierre Du Chastel propose à François I^{er} de réunir une importante bibliothèque de manuscrits inédits destinés au collège des lecteurs royaux, Gagny prend la peine de rappeler au souverain les dangers qu'encourent de telles bibliothèques, potentielles proies des flammes telle celle d'Alexandrie⁴⁶ : plutôt que d'amasser des manuscrits nombreux en un même lieu, il propose d'en multiplier les exemplaires en les donnant à l'impression.

Important passeur de textes anciens, Gagny préfère confier ses propres productions littéraires à des ateliers concurrents du Soleil d'Or⁴⁷. Il semble néanmoins avoir une grande estime pour les héritiers de Claude Chevallon et pour Charlotte Guillard en particulier⁴⁸. Quoi qu'il en

soit, son influence sur la production se fait largement sentir. Dès 1538, dans la dédicace de l'édition *princeps* des œuvres de Pacien de Barcelone (1538), le jeune Jean Du Tillet lui rend un hommage appuyé, vantant ses mérites de chasseur de textes. Gagny ne s'offusque pas de voir que son édition latine du commentaire de Primase sur saint Paul, initialement publiée à Lyon par Sébastien Gryphe (1537), est reprise au Soleil d'Or en 1543 dès expiration du privilège lyonnais⁴⁹ – peut-être est-il lui-même l'initiateur de cette réédition. Deux ans plus tard, il collabore avec le Soleil d'Or à un projet d'une tout autre ampleur : une édition des œuvres de Tertullien entièrement revue, corrigeant et complétant la troisième édition bâloise établie par Beatus Rhenanus. Le volume ajoute aux *Opera Tertulliani* onze traités inédits découverts dans plusieurs manuscrits et confiés au Soleil d'Or. En 1552, c'est au Soleil d'Or que paraîtra la publication posthume d'un commentaire linéaire de Gagny sur les quatre Évangiles, dont l'édition, assurée par Jean Benoît, bénéficie d'un privilège royal pour dix ans (fig. 31).

À la fois ecclésiastique, universitaire, courtisan, auteur et entrepreneur de librairie, Jean de Gagny compte ainsi parmi les personnages-clefs de l'histoire du livre parisien. Une enquête approfondie sur les liens de patronage qu'il a pu éventuellement entretenir reste à mener, mais les éléments dont nous disposons nous permettent de l'identifier comme un homme exerçant une grande influence sur la politique éditoriale du Soleil d'Or.

Jean Benoît

Le théologien Jean Benoît, compagnon de route de Jean de Gagny, est sans conteste l'un des plus fidèles collaborateurs du Soleil d'Or⁵⁰. Originaire de Verneuil en Normandie, où il naît vers 1484, Benoît débute une carrière de maître ès arts à Paris dans les années 1510. Il entre comme boursier théologien au collège de Navarre en 1524 en même temps que Gagny, avec lequel il fait l'intégralité de son cursus⁵¹. Il accède au doctorat le 5 mai 1531, un an avant son condisciple. Il mène ensuite une brillante carrière universitaire. Lorsque Gagny accède à la chancellerie de l'Université en 1546, il délègue une part importante de ses responsabilités à Jean Benoît, nommé vice-chancelier la même année⁵². En 1555, sa réputation vaut encore à Benoît d'être envoyé à Rome avec Claude d'Espence, Jérôme de la Souchière et Crispin de Brichanteau aux côtés du cardinal de Lorraine pour négocier l'attitude de la faculté parisienne à l'égard de l'ordre des jésuites.

En matière éditoriale, Jean Benoît fait ses premières armes au Soleil d'Or en établissant l'index de la *Vita Christi* de Ludophus de Saxe (1534). Deux ans plus tard, il se voit confier celui des volumineux *Opera omnia* de Jean Chrysostome, qui sont réimprimés par Charlotte Guillard en 1543. C'est chez Simon de Colines qu'il publie en 1541 la première édition d'une *Biblia sacra juxta Vulgatam* collationnée sur de nombreux manuscrits hébreux et grecs, proposant en marge, pour



Fig. 31 > Jean de Gagny, *Clarissima et facillima in quatuor evangelia scholia*, Paris, 1552, in-folio ; Auxerre, Bibliothèque municipale.

quelques passages problématiques, une traduction alternative à celle de saint Jérôme. La deuxième édition, largement complétée, paraît avec privilège en 1549 au Soleil d'Or. Il s'agit d'une œuvre magistrale, véritable somme dans laquelle Benoît déploie toutes les ressources de la philologie hébraïque et hellénique. Benoît collabore encore avec Charlotte Guillard en 1552, lorsqu'il prend en charge l'édition posthume du commentaire de Jean de Gagny sur les quatre Évangiles, rendant ainsi hommage à celui qui fut à la fois son condisciple et son protecteur.

La collaboration de Benoît avec le Soleil d'Or se maintient après la mort de Charlotte Guillard. En 1562, il donne à Guillaume Guillard des *Concordantiae novae utriusque testamenti*. Une nouvelle édition de sa *Biblia sacra* est reprise par Desboys, Merlin et Nivelles en 1564. Son inventaire après décès nous apprend par ailleurs que Benoît s'était engagé en 1572 à fournir à Sébastien Nivelles une version revue de ses *Concordantiae*. Le volume ne sera jamais mis sous presse : dans les premiers jours de l'année 1573, la mort emporte le doyen de la faculté.

Dressé du 23 au 26 février 1573, l'inventaire après décès de Jean Benoît constitue un document aussi émouvant qu'instructif⁵³. Ses appartements se composent de deux vastes pièces sises au deuxième étage du collège Maître-Gervais. La première, « répondant sur la court et ayant vue sur la rue », constitue sa chambre à coucher. La seconde pièce sert tout à la fois de garde-robe et de salle de travail. C'est là, entre « une petite Nostre Dame d'albâtre peinte et doree » et une « ymaige saint Hierosme en toille peinte », que le docteur compose ses ouvrages. Sa documentation se trouve à portée de main, renfermée dans « six aulmoires de boys de chesne servans a mestre des livres, a quatre estages ». C'est grâce à elle que, pendant près de quarante ans, de 1534 à 1573, Jean Benoît aura servi fidèlement les presses du Soleil d'Or.

Ramifications chartreuses : Godefroy Tilmann

Louis Lasseré, Jean de Gagny et Jean Benoît sont trois théologiens de poids, trois hommes d'influence qui ont directement orienté la politique éditoriale de l'atelier. Mais leur stature est trop imposante pour qu'on leur attribue l'essentiel du travail philologique accompli au Soleil d'Or. Leur emploi du temps et leurs responsabilités ne leur laissent probablement que peu de loisirs à consacrer aux travaux d'édition.

Le principal pourvoyeur de textes inédits au Soleil d'Or n'est donc pas un universitaire, mais un chartreux reclus au grand couvent de Vauvert, dans les faubourgs de Paris, à l'emplacement actuel des jardins du Luxembourg (fig. 32). Né avant 1500, mort en 1561, Godefroy Tilmann est presque l'exact contemporain de Charlotte Guillard. Originaire de Maastricht, il fait ses études à Paris, probablement au collège de Montaigu où enseigne Robert Céneau, son professeur⁵⁴. Il en sort maître ès arts et maître en droit canonique et fait profession à la chartreuse le 8 mars 1523. Il compte parmi les plus brillants hellénistes de Paris⁵⁵. On ignore tout de sa formation littéraire et l'on ne sait pas comment il s'est initié au grec. Il est déjà un homme mûr lorsque Jacques Thouzat et Pierre Danès sont institués lecteurs royaux ; il peut avoir été un disciple de Budé et figure très certainement parmi les élèves de Germain de Brie. Outre ses talents d'helléniste, il possède au moins des rudiments d'hébreu.



Fig. 32 > Église de la Chartreuse de Paris gravée par Mathias Merian, *Topographia Galliae*, Amsterdam, 1661, in-folio.

Comme chartreux, Tilmann ne peut exercer aucune fonction ni universitaire ni pastorale. Il voue sa vie entière à la publication des œuvres des anciens docteurs de l'Église, et compte à ce titre parmi les plus grands passeurs de textes anciens du XVI^e siècle français. La liste des auteurs qu'il a transmis est considérable : on lui doit notamment des éditions de Jean Chrysostome (1536, 1543, 1545, 1546, 1554, 1555), Georges Pachymère (1538), Pacien de Barcelone (1538), Antioche de Saint-Sabas (1543), Michel le Syncelle (1547), Bernard de Clairvaux (1547), Flavius Josèphe (1548), Ambroise de Milan (1549), Basile de Césarée (1550, 1556), Bède le Vénérable (1551), Grégoire le Grand (1547), Jean Damascène (1555) et Anastase d'Antioche (1556).

Si cette œuvre considérable trouve des débouchés éditoriaux auprès de divers libraires parisiens (deux éditions chez Jacques Kerver, une chez Robert Estienne, une autre encore chez Michel Fezandat), la carrière de Tilmann est étroitement liée à l'activité des presses du Soleil d'Or. C'est auprès de Claude Chevallon qu'il fait ses premières armes en 1536, associé à la préparation des œuvres de Jean Chrysostome. Deux ans plus tard, pour le compte de Charlotte Guillard, Tilmann traduit la paraphrase de Georges Pachymère sur Denys l'Aréopagite (fig. 33) et la préparation des œuvres de Pacien de Barcelone, collationnées sur la base d'un précieux manuscrit appartenant à Jean Du Tillet (fig. 16). Dès lors, Tilmann devient l'un des collaborateurs les plus fidèles et les plus productifs du Soleil d'Or. Il associe son nom à presque toutes les éditions d'auteurs chrétiens antiques ou médiévaux qui passent sous les presses de Charlotte Guillard. Il fournit ainsi des traductions inédites d'un grand nombre de traités patristiques grecs, collaborant activement à l'édition des œuvres de Jean Chrysostome (1543, 1555) ou de Basile le Grand (1547). Outre ses importants travaux de traduction, l'érudit ne dédaigne pas de collationner des textes latins, se faisant éditeur des traités inédits intégrés aux œuvres de Bernard (1547), d'Ambroise (1550) ou

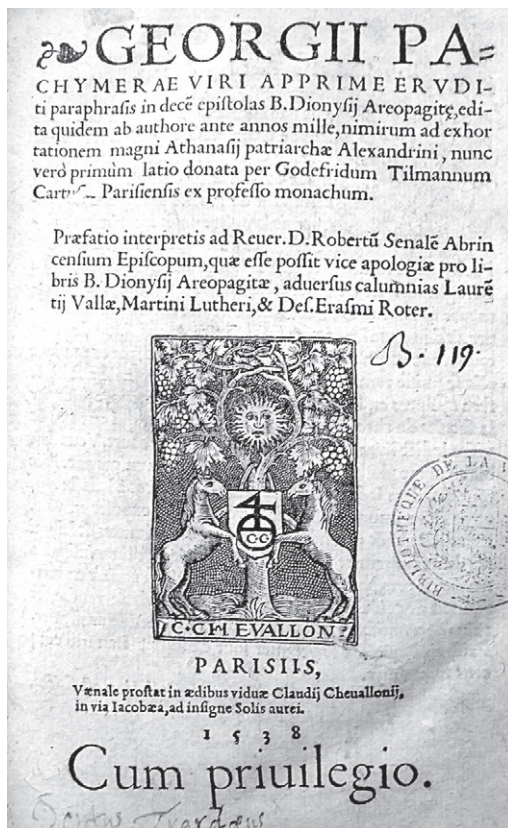


Fig. 33 > Georges Pachymère, *Paraphrasis in decem epistolas B. Dionysii Areopagitae*, Paris, 1538, in-4°; Troyes, Bibliothèque municipale (l'ex-libris est celui de Pontus de Tyard).

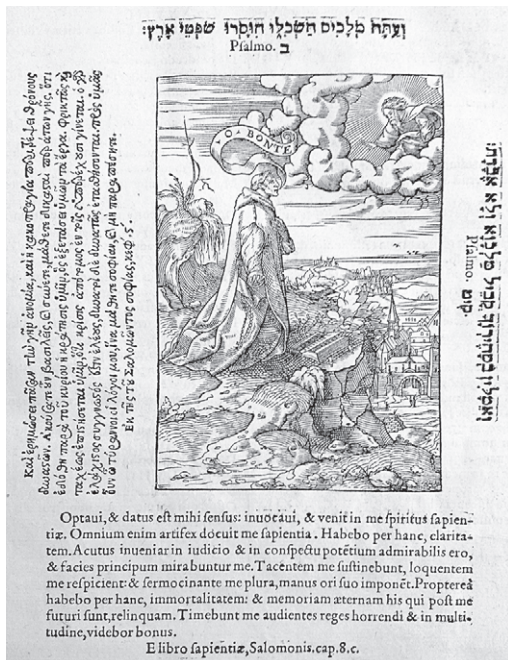


Fig. 34 > Marque personnelle de Godefroy Tilmann dans *Ambroise de Milan, Opera*, Paris, 1549, in-folio; Rouen, Bibliothèque municipale.

de Grégoire le Grand (1552). Il prend également en charge l'édition des *Allegoriae simul et tropologiae in locos utriusque Testamenti* de Josse Bade, qu'il augmente d'un *Epitome de Schematibus et tropis* de Bède le Vénérable (1551).

Conscient de la valeur de son travail et ayant certainement assis sa réputation, il se dote en 1547 d'une marque personnelle de taille moyenne (111 × 76 mm), magnifiquement gravée, qu'il fait désormais apposer sur toutes ses publications, tant au Soleil d'Or que chez d'autres imprimeurs⁵⁶. Elle représente un religieux en prière au sommet d'une colline; tout porte à croire qu'il s'agit d'un portrait de Tilmann lui-même (fig. 34). Le personnage est en effet vêtu de la robe blanche des chartreux⁵⁷, ce que confirme le *o bonte*, devise de saint Bruno, inscrit dans le phylactère. En contrebas se reconnaît la silhouette familière de la chartreuse de Vauvert, avec la haute flèche de son clocher. On retrouve cette gravure en 1549-1550 dans les *Opera Ambrosii*, en 1551 dans les *Allegoriae simul et tropologiae in locos utriusque Testamenti* de Josse Bade et dans les *Opera Bernardi*, en 1555 dans l'*Enarratio in Esaiam prophetam* de Jean Chrysostome et en 1556 dans une réédition des *Opera Basilii*.

Tilmann est incontestablement le plus productif des collaborateurs du Soleil d'Or. Mais il nous semble particulièrement intéressant de remarquer l'étroitesse des liens qui unissent plus largement le collège de Navarre à la chartreuse de Vauvert. C'est à Louis Lasseré, proviseur de Navarre, que le chartreux Jacques Jérôme dédie ses *Festae conciones*, dans une épître explicitement datée de Vauvert, le 20 novembre 1538. En 1540, Jean Lasseré, ancien boursier du collège de Navarre et neveu du proviseur⁵⁸, prononce ses vœux et entre lui-même à la chartreuse. Tilmann se lie rapidement d'amitié avec lui: il adresse en 1543 une courte épigramme à Jean Lasseré⁵⁹. Tout porte donc à croire que Godefroy Tilmann, Jacques Jérôme et Jean Lasseré appartiennent à un cercle de chartreux proche des théologiens navarristes. Cette hypothèse nous semble d'autant plus intéressante que le Soleil d'Or figure parmi les libraires parisiens qui reprennent en 1536, avec la probable complicité des religieux de Vauvert, l'édition des œuvres de Denys le Chartreux récemment imprimée à Cologne.

ENTRE RÉFORME ET CONSERVATISME : UNE THÉOLOGIE FONDAMENTALISTE ?

L'héritage préréformateur :

la *Vie de Monseigneur Saint Hierosme* de Louis Lasseré

La *Vie de Monseigneur Saint Hierosme* (fig. 27), dont le Soleil d'Or publie la troisième édition en 1541, constitue un véritable *hapax* dans le catalogue de l'atelier : texte vernaculaire, illustré de bois gravés, publié au format in-quarto, il ne partage pas les caractéristiques formelles de la production habituelle du Soleil d'Or. Cette publication peut être un travail de commande imprimé en partie à compte d'auteur. Lasseré semble propriétaire des nombreux bois gravés, dont la plupart figuraient déjà dans les deux éditions procurées par Josse Bade en 1529 et 1530 et dont l'un constitue d'ailleurs son portrait⁶⁰ (fig. 35).

Ce texte est présenté comme une compilation « extraicte de plusieurs et divers autheurs bien autentiques, & translatee de latin en francoys ». Il intègre de nombreuses citations latines, destinées à faciliter l'apprentissage de cette langue par les religieuses de Fontevraud auxquelles l'ouvrage est prétendument destiné⁶¹.

La biographie de Jérôme intègre naturellement une vie de sainte Paule, à laquelle s'ajoute une vie de saint Louis. Les considérations théologiques ou morales, agrémentées de nombreuses citations, occupent cependant l'essentiel de l'espace. Les chapitres consacrés à la chasteté, au veuvage, au mariage, à la condition des marchands, des gens de justice ou des laboureurs font de ce livre un manuel universel de piété. Les derniers chapitres renferment nombre de considérations relatives aux hérésies. Le texte est d'ailleurs considérablement augmenté depuis les deux versions qu'avait publiées Josse Bade en 1529 et 1530. L'édition originale suivait la crise iconoclaste à Paris (1528) : face à la destruction des images de la Vierge et des saints, il convenait de défendre et soutenir l'idéal de sainteté. En 1534, l'affaire des Placards a cristallisé les tensions et les ajouts faits à cette troisième édition réaffirment l'importance des sacrements, de l'oraison dominicale et de la messe. Quatre chapitres défendent le rôle de la faculté de théologie de Paris contre les hérésies et dénoncent explicitement Luther, situant ainsi l'ouvrage dans la Contre-Réforme naissante. C'est du reste explicitement pour toucher un public élargi (« principalement a religieuses : & consequemment a gens lays ») que le texte est donné en « commun langage Francoys⁶² ».

Mais à travers cette défense vigoureuse du dogme catholique, la *Vie de Monseigneur Saint Hierosme* révèle une sensibilité particulière. En témoigne l'attitude de Lasseré à l'égard de la culture savante (fig. 36). S'il fait l'éloge (vif mais convenu) de l'Université et de ses docteurs, le proviseur du collège de Navarre n'hésite pas à se montrer critique à l'égard de la pédanterie savante. Fustigeant la vanité du savoir, Lasseré se livre à un vibrant éloge



Fig. 35 > Portrait de Louis Lasseré, chanoine de Saint-Martin de Tours, agenouillé en prière au pied du saint, dans la *Vie de Monseigneur Saint Hierosme*, Paris, Charlotte Guillard, 1541, in-4°, f. 263v° ; Orléans, Bibliothèque municipale.



Fig. 36 > Les docteurs de la faculté de théologie représentés dans la *Vie de Monseigneur Sainct Hierosme*, Paris, Charlotte Guillard, 1541, in-4°, f. 374^v° ; Orléans, Bibliothèque municipale.

de la docte ignorance, annonçant au titre du chapitre 11 que « vertueuse simplicité d'un prestre proufite plus que superbe science⁶³ ». Cette méfiance à l'égard du savoir théorique s'accompagne d'une fascination pour l'idéal de la vie monastique, défendu tout au long de l'ouvrage, ainsi que pour les mérites de la vie contemplative et le retrait du monde : « il n'ya plaisir au monde si grand, que cestuy la⁶⁴ ». Lasseré se plaît ainsi à citer les innombrables « grands personnages » qui « laisserent le monde : & se firent moynes et hermites ».

Au chapitre 50, après avoir évoqué les navarristes les plus illustres (Jean Gerson, Nicolas de Clamanges, Martin Le Maître, Jean Raulin et Jacques Almain⁶⁵), il dresse la liste des « grands, notables & saincts personnaiges » qu'il a personnellement vus « en icelle faculté, depuis cinquante ans en ça » : les docteurs navarristes Jean Laurens et Martin Pichon, tous deux retirés du monde pour s'adonner à la vie religieuse ;

le maître du collège de Montaigu Jean Standonck, ardent réformateur des ordres bénédictin, franciscain et dominicain, resté célèbre pour avoir imposé un régime quasi monastique aux écoliers de Montaigu dont il était le proviseur ; le dominicain Jean Clerée, réformateur du grand couvent dominicain de la rue Saint-Jacques ; Cancien Hue, théologien de Navarre, retiré des études pour propager la réforme chez les fontevristes⁶⁶. Lasseré ne tarit pas d'éloges à leur sujet, allant jusqu'à considérer ces hommes comme de véritables saints : « Les cinq dessus immédiatement nommez, jay en si grande reverence : que je croy, que si le siege de Romme congnoissoit les vertuz qui ont esté en iceulx, auroit occasion de les canonizer⁶⁷. »

Il est significatif que les universitaires considérés comme les plus remarquables par Lasseré aient tous pris une part active dans le grand mouvement de réforme monastique qui affecte la France à la fin de la guerre de Cent Ans et qui prend son véritable essor à partir des années 1480 sous l'influence de la *devotio moderna*⁶⁸. On sait le rôle que les théologiens de Navarre ont joué dans l'émergence de ce courant préréformateur. Jean Raulin, grand maître de Navarre, cité parmi les navarristes les plus remarquables par Lasseré, a réalisé un travail similaire à celui de Standonck en réformant les statuts du collège de Navarre, avant de se retirer au couvent de Cluny en 1497. Les origines tourangelles de Lasseré et son office de chanoine à Saint-Martin de Tours favorisent probablement ses contacts avec les grands couvents réformés du centre de la France (congrégation de Chezal-Benoît, Fontevraud, Marmoutier), où l'influence de François de Paule (que Lasseré a pu connaître) se fait sentir encore longtemps après sa mort, au Plessis-lès-Tours, en 1507⁶⁹. La *Vie de Monseigneur Sainct Hierosme* dévoile ainsi la généalogie intellectuelle de Lasseré. Sa sensibilité religieuse le rattache au courant préréformateur qui a marqué la France des années 1480-1520. Ainsi s'expliquent sans doute les difficultés qu'il rencontre dans sa pratique pastorale, les chanoines de Saint-Benoît l'accusant d'introduire des « nouvelletees » dans les offices⁷⁰.

Sa fascination pour la vie érémitique peut sans doute expliquer les accointances de Lasseré avec la chartreuse de Vauvert. Il semble également entretenir d'étroites relations avec les religieux de l'ordre fontevriste. La première édition de la *Vie de Monseigneur Sainct Hierosme* est en effet

dédiée à Françoise de Tonnerre, « prieure du convent reformé de nostre Dame de Relay, ou diocese de Tours », que Lasseré rencontre lors d'un de ses séjours en Touraine durant l'été 1528⁷¹. La réédition de 1541 est offerte à Louise de Bourbon, abbesse de Fontevraud, avec laquelle il s'est entretenu lors d'un séjour à l'abbaye en janvier 1541 et qui est représenté en dévotion sur un bois gravé au début du volume⁷² (fig. 37). On sait par ailleurs que Lasseré entretient une forte amitié avec son compatriote tourangeau Gabriel Dupuy-Herbault, réformateur fontevriste, qui fait de lui un vif éloge dans son *Theotimus*⁷³.

L'adhésion de Louis Lasseré à l'idéal préréformateur éclaire également quelques-unes des relations qu'il a pu compter parmi les théologiens de son temps, et notamment son amitié pour Jacques Merlin et Josse Clichtove. On sait en effet que Clichtove a été formé dans un milieu d'« humanistes pieux, partisans zélés de la réforme des ordres religieux⁷⁴ » et qu'il partage cette fascination pour la vie monastique⁷⁵. Loin de renvoyer l'image d'un catholique traditionaliste, Lasseré apparaît donc comme un fervent croyant, attaché aux institutions de l'Église mais animé d'un idéal de réforme et de renouveau.

Un programme éditorial déterminé ?

Les premières publications patristiques de Claude Chevallon – les œuvres d'Ambroise (1530), d'Augustin (1531) ou de Jérôme (1533) – ne faisaient intervenir aucun des théologiens navarriistes auxquels nous nous intéressons ici. C'est en 1536, au moment précis où Jean de Gagny accède à la cour et obtient les faveurs de François I^{er}, que se manifeste pour la première fois le projet patristique des Navarriistes à l'occasion de la mise sous presse de la grande édition latine des œuvres de Jean Chrysostome. Louis Lasseré est dédicataire du tome IV ; Godefroy Tilmann est impliqué dans la préparation du texte, dont Jean Benoît établit l'index. À compter de cette date, ce groupe de théologiens occupe une place essentielle dans la production patristique du Soleil d'Or.

C'est seulement deux ans plus tard que l'on trouve la mention explicite d'un véritable projet collectif. Dans une longue épître dédicatoire (85 pages), en tête de la paraphrase de Georges Pachymère sur Denys l'Aréopagite adressée à Robert Céneau et datée du 23 juillet 1538, Tilmann répond aux objections formulées par Valla, Luther et Érasme concernant l'authenticité des textes attribués à Denys l'Aréopagite⁷⁶. Au milieu de ce foisonnant argumentaire philologique se trouve un court passage, resté inconnu aux biographes de Tilmann⁷⁷, dans lequel le chartreux relate l'histoire de cette publication⁷⁸. L'éditeur explique que, six mois plus tôt, il avait reçu la visite « d'un homme

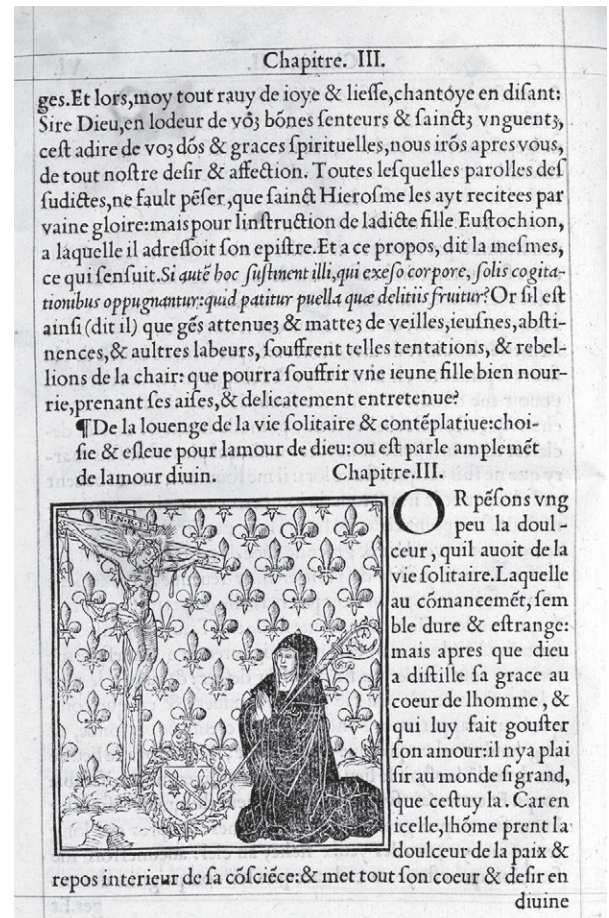


Fig. 37 > Portrait de Françoise de Bourbon en dévotion dans la Vie de Monseigneur Saint Hierosme, Paris, Charlotte Guillard, 1541, in-4°, f. 6v° ; Orléans, Bibliothèque municipale.

d'un certain âge », « professeur de quelques jeunes gens issus de grandes familles », venu assister, avec l'un de ses élèves, à une cérémonie de la chartreuse. Ce visiteur avait appris que Tilmann était dépositaire d'une paraphrase grecque sur les écrits de Denys l'Aréopagite, que lui avait confiée Jean de Gagny un an auparavant. Gagny, admis à la cour par François I^{er}, avait été remarqué pour son mode de vie et son érudition. Il y a développé un « projet brillant et digne de mémoire ». Jean de Gagny croyait au rôle crucial de l'imprimerie dans la sauvegarde et la diffusion de ces textes. Il avait donc fait part au souverain d'un moyen d'encourager les études et obtenu l'autorisation de prospecter les monastères pour y chercher les manuscrits les plus anciens, afin d'en réaliser des copies et de les faire imprimer. Gagny avait ainsi pu délivrer des ténèbres, de la moisissure et de la poussière les œuvres jusqu'alors recluses dans les bibliothèques, rendant toute leur utilité aux textes qui luttèrent jusqu'alors contre les teignes et les blattes. C'est parmi ces volumes que se trouvait la paraphrase de Georges Pachymère sur l'œuvre de Denys l'Aréopagite, ainsi mise en lumière après mille ans d'oubli, grâce à Gagny, savant plein de zèle au service de son roi.

Bien que très imprécis, le récit de Tilmann confirme l'existence d'un véritable programme éditorial formulé par Jean de Gagny, qui en assure la promotion auprès du roi : il s'agit de mettre au jour le plus grand nombre possible d'œuvres de théologiens antiques, tirées de manuscrits inédits recherchés dans les bibliothèques conventuelles, dans le but explicitement annoncé de les livrer à l'impression. Gagny apparaît à la fois comme l'initiateur et le protecteur de travaux philologiques dont Tilmann n'est que l'exécutant. On s'interroge cependant sur l'identité du vieux précepteur et de son élève, venus participer à une cérémonie carthusienne. Tilmann ne nous dévoile ni leur nom, ni leur rôle dans cette affaire, mais on sait qu'ils se montrent intéressés par le manuscrit. Nous pouvons être tentés de reconnaître en eux les figures de Jacques Thouzat, dont il sera bientôt question, et de son élève Jacques Bogard : peut-être à cette occasion Bogard a-t-il pu négocier auprès de Tilmann l'établissement de l'édition.

Un humanisme fondamentaliste face à l'intégrisme de Bédard

Un tel projet éditorial est loin de faire l'unanimité au sein de la faculté de théologie. En 1526, à l'occasion d'une polémique contre Érasme et Lefèvre d'Étaples, Noël Bédard, « mauvais génie de la vieille école⁷⁹ », avait reproché aux humanistes d'avoir « entre les mains Origène, Tertullien, Cyprien, Basile, Hilaire, Chrysostome, Ambroise, Jérôme et d'autres de cette espèce, au lieu de Pierre Lombard, Alexandre, Albert, Thomas, Bonaventure, Ockham, etc. ». D'après Bédard, les humanistes se trompaient, croyant « boire à des fleuves qui coulent plus près de la source de la sagesse divine », alors qu'il ne faut voir dans les anciens auteurs, dont les discours parfois discordants favorisent les hérésies, que « des petits ruisseaux qui, étant plus éloignés de cette source, ont dégénéré⁸⁰ ». À l'exception de saint Cyprien (dont l'édition *princeps* avait tout de même été donnée par le Soleil d'Or en 1512), tous les auteurs cités comme nuisibles par Bédard en 1526 figureront au catalogue de Charlotte Guillard.

Le programme éditorial du Soleil d'Or, préparé par quelques-uns des théologiens les plus réputés de la faculté, semble donc s'opposer radicalement à la ligne conservatrice défendue par Bédard au milieu des années 1520. Nous avançons ici l'hypothèse qu'il a pu exister, au sein même du « parti conservateur » de la faculté de théologie, un débat opposant les partisans d'une option *intégriste*,

attachés à l'ensemble de la tradition théologique (Béda), aux tenants d'une option *fondamentaliste* qui, sans rompre avec les institutions ecclésiastiques et universitaires, prônent le retour à l'esprit des textes les plus anciens (nos théologiens « navarristes »). Élie Barnavi décrit en des termes éloquentes ce qui distingue les deux tendances, sensibles dans de nombreux courants religieux :

Si le fondamentaliste cherche à faire « retour » aux fondamentaux de la foi, l'intégriste, lui, entend figer toute évolution des croyances et des pratiques dans un système supposé définitif et immuable, dans une *tradition* sacralisée une fois pour toutes par l'usage et l'autorité des anciens.⁸¹

L'historiographie a souvent confondu ces deux camps, assimilant les uns et les autres à la « réaction ». C'était ignorer que les hommes appartenant à l'un et l'autre parti ne partagent pas la même sensibilité culturelle : tandis que les théologiens intégristes rejettent en bloc toute nouveauté, les fondamentalistes partagent avec les humanistes le goût de la critique textuelle et avec les réformés la volonté de retrouver l'esprit originel des textes sacrés.

La *Vie de Monseigneur Sainct Hierosme* nous en fournit une bonne illustration. Dès la première édition de ce texte, publié chez Josse Bade en 1529, moins d'un an après la condamnation des œuvres d'Érasme par l'Université, Louis Lasseré n'hésite pas à faire l'éloge de l'humaniste rotterdamois, « qui a écrit fort elegamment en langue latine la vie dudit saint Hierosme⁸² ». L'ouvrage s'achève sur des préconisations de lecture, dans lesquelles Lasseré recommande les « vies de plusieurs personnaiges renommez tant Ethniques & payans que fideles et Chrestians ». Cette liste débute par les classiques : « l'excellent poete Homerus », Virgile, le « veritable & elegant historiographe Plutarchus », Philostrate et Quinte-Curce. Lasseré cite ensuite, sur près de trois pages, les innombrables hagiographes antiques et médiévaux, depuis les quatre évangélistes jusqu'à Baptiste Mantouan. Il achève sa litanie sur une référence pour le moins surprenante :

Aussy de nostre temps, on a escript les vies de plusieurs gents doctes, nagueres decedez : & mesmes, ces jours passez, ung nommé, *Ludovicus Regius* [Louis Le Roy], a escript elegamment la vie de feu de bonne memoire, monsieur maistre Guillaume Budé, en son vivant, conseiller, & maistre des requestes ordinaire de lostel du Roy : homme tresscavant es lettres grecques, & latines : & de bonne reputation.⁸³

Voilà qui témoigne d'une ouverture inattendue de Louis Lasseré à l'égard des innovations culturelles de son temps.

De ce point de vue, l'inventaire de la bibliothèque de Jean Benoît constitue un document particulièrement intéressant⁸⁴. À la mort du théologien, sa bibliothèque compte plus de deux cent cinquante volumes, soigneusement rangés par format et par cote (de A à M), décrits sommairement dans l'inventaire après décès dressé en 1573. Quelques éditions semblent témoigner son attachement à la religiosité traditionnelle : Jean Benoît possède son *Cathechisme des Sainctz* et deux volumes des vies de Pères publiées par Lippomano à Venise. Cela ne l'empêche pas de disposer des meilleurs outils de philologie biblique, fussent-ils officiellement condamnés par la faculté de théologie : la « Bible en hebreu » voisine avec « une autre Bible en grec in-octavo » ; le « Nouveau Testament de Érasme grec et latin » trouve sa place à côté du *targum* et d'un « dictionnaire de Reuclin » (probablement les

Rudimenta hebraicae linguae de Joannes Reuchlin). Dans cette imposante bibliothèque, les œuvres des Pères sont nombreuses⁸⁵ et l'omniprésence des « impressions d'Allemagne » témoigne de l'avidité avec laquelle le théologien s'est procuré, dès leur sortie, les éditions patristiques bâloises sans attendre la préparation de leurs copies parisiennes⁸⁶. Jean Benoît possède ainsi de nombreuses éditions explicitement condamnées par la censure⁸⁷.

Réserves

On irait cependant trop vite en besogne en assimilant d'un bloc la pensée préréformatrice à l'humanisme. Disciple et successeur de Standonck, Béda n'est-il pas lui aussi un héritier du mouvement préréformateur ? Les plus grands humanistes ne se sont d'ailleurs pas privés de critiquer vigoureusement l'étroitesse d'esprit des pionniers de la réforme catholique : c'est la discipline de Standonck qu'Érasme vitupère lorsqu'il évoque le collège de Montaigu et c'est Dupuy-Herbault, le grand réformateur fontevriste ami de Louis Lasseré, que Rabelais appelle l'« enragé Putherbe⁸⁸ ».

Sans doute les théologiens du Soleil d'Or ont-ils tout simplement hérité des contradictions inhérentes au mysticisme rhénan de la *devotio moderna*. Fuyant les vaines considérations scolastiques, les disciples de Gérard Groote et de Thomas à Kempis se tournaient vers la lecture de la Bible et des Pères de l'Église, sources privilégiées de la méditation intérieure. Mais ce rejet de toute vanité savante aboutit paradoxalement à un renforcement des structures catholiques traditionnelles, les Frères et les réguliers reconnaissant l'autorité de l'Église comme la seule source de certitude. Renaudet résume la situation : « Le triomphe de leur philosophie critique eut pour résultat immédiat de fortifier l'esprit d'obéissance aveugle⁸⁹. » Voilà qui peut expliquer l'attitude paradoxale de Louis Lasseré qui, tout en faisant l'éloge de l'Université, vante les mérites de la vie monastique et dénonce le vain savoir ; voilà qui nous permet aussi de comprendre en quoi la mise en œuvre de méthodes philologiques directement issues de l'humanisme n'implique pas le rejet de la tradition. Les positions des théologiens n'étaient pas nécessairement aussi tranchées que l'historiographie, souvent attachée à l'étude des seuls discours humanistes, peut le laisser penser.

L'œuvre théologique du Soleil d'Or associe donc des influences diverses, qui pourraient sembler contradictoires si l'on ignorait leur généalogie intellectuelle. Elle reprend les éditions érasmiennes des Pères de l'Église en les passant au crible de la philologie humaniste. Le projet théologique du Soleil d'Or peut sembler proche de celui d'un Lefèvre d'Étaples, marqué par une volonté de conduire une réforme sans rupture et de préserver les fondations dogmatiques et institutionnelles de la foi catholique. En cela, il peut apparaître comme la préfiguration des travaux philologiques de la Réforme catholique qu'encouragera le concile de Trente. Renaudet l'avait bien vu, lui qui écrivait à propos des théologiens préréformateurs :

Peut-être, le renouveau de mysticisme qu'ils provoquèrent dans le monde chrétien, contribua-t-il à hâter la révolution religieuse qu'ils eussent condamnée. Mais il est plus vrai de dire qu'ils recrutèrent d'avance l'armée de la Contre-Réforme ; ils préparèrent ces moines et ces théologiens, ces « hommes obscurs » qui, dès les premières hardiesses de Lefèvre d'Étaples, d'Érasme et de Luther, se trouvèrent prêts à défendre avec acharnement l'orthodoxie.⁹⁰

De ce point de vue, Louis Lasseré, Jean de Gagny, Godefroy Tilmann et Jean Benoît appartiennent à une génération de transition, intermédiaire entre le mysticisme des préréformateurs et le dogmatisme intransigeant de la Contre-Réforme, et il faut espérer que les travaux à venir s'attacheront sinon à les réhabiliter, du moins à réexaminer leur rôle dans la vie intellectuelle du XVI^e siècle.

NOTES

- 1 > Voir ce qu'écrit, par exemple, I. Backus, *Lectures humanistes de Basile de Césarée*, op. cit., p. 57.
- 2 > Dans une édition du *Reductorium Morale* de Pierre Bersuire. Voir E. Armstrong, *Before Copyright. The French Book-privilege System, 1498-1526*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 110.
- 3 > Elle publie tout de même, à l'occasion, quelques recueils de sermons de Jean Royard (BCG, n^{os} 167, 169 et 170).
- 4 > BCG, n^o 17.
- 5 > BCG, n^o 92.
- 6 > J.K. Farge, *Orthodoxy and Reform in Early Reformation France: the Faculty of Theology of Paris, 1500-1543*, Leyde, Brill, 1985, p. 10 : « to rescue the theologians of Paris and their Faculty of Theology from the near anonymity to which their humanist critics and later historians have consigned them for so long ».
- 7 > *Ibid.*, p. 99-109 : « Literary activity ».
- 8 > Pour la production des docteurs parisiens, on se fonde sur le tableau 23 donné par James K. Farge (*Orthodoxy and Reform...*, op. cit., p. 103). Le calcul en pourcentages est établi par nos soins et ne tient pas compte des réimpressions).
- 9 > Florentius Borgoinus ou Bourgoinus. Lucas Waddigus (*Scriptores ordinis minorum*, 1650, p. 109) atteste également l'orthographe *Burgoinus*.
- 10 > *Index operum divi Augustini... per F. Florentium Borgoinum parisiensem Franciscanum in Magdunio conuentu accuratè digestus* [tome d'index de l'édition des *Opera Augustini*, Paris, Chevallon, 1532, f. aa ijr^o].
- 11 > *Index operum divi Augustini...*, op. cit. (BCG, n^o 38).
- 12 > BnF, ms. lat. 9952, f. 60r^o.
- 13 > BnF, ms. lat. 9953, f. 12v^o.
- 14 > BnF, ms. fr. 25208 : *Antiquitez et modernes singularitez du royal pais de Bourgoigne*.
- 15 > L.E. Marcel, « Un éditeur bourguignon de saint Bernard. François Mangeard, coadjuteur du cardinal de Givry », dans *Saint Bernard et son temps*, t. II, Dijon, 1929, p. 115-124.
- 16 > J.K. Farge, *Orthodoxy and Reform...*, op. cit., p. 3-4 : « The name "Sorbonne" : A Misnomer ».
- 17 > *Ibid.*, p. 108, tableau 26.
- 18 > *Ibid.*, p. 104 : « The collège de Navarre, which graduated more theologians than the collège de Sorbonne, was far behind the Sorbonne in literary activity. Only 19.3% of Navarre graduates published, while 40.5% of Sorbonists published. »
- 19 > *Ibid.*, p. 105-107 : « Publishing was obviously more in vogue at the Sorbonne, which had a close financial and even personal relationship with the Paris printing establishment. [...] Since the collège de Sorbonne owned the land and buildings where dozens of Paris printers worked, the financial affairs of the college and the printers were constantly mingled. »
- 20 > G. Ouy, « Le collège de Navarre, berceau de l'humanisme français », dans *Enseignement et vie intellectuelle. Actes du 95^e congrès national des sociétés savantes, Reims, 1970*, t. I, Paris, Bibliothèque nationale, 1975, p. 276-299.
- 21 > J. Launoy, *Regii Navarrae gymnasii parisiensis historia*, t. II, Paris, 1677, p. 400-401.
- 22 > Sur toutes ces accusations, voir J.K. Farge, *Biographical Register of Paris Doctors of Theology. 1500-1536*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1980, n^o 339.
- 23 > T. Amalou, *Une Concorde urbaine : Senlis au temps des Réformes*, Limoges, PULIM, 2007, p. 116 et suiv. Voir également J.K. Farge (éd.), *Registre des conclusions de la faculté de théologie de l'université de Paris*, t. II, Paris, Klincksieck, 1994, p. 330.
- 24 > Voir la préface adressée à Guillaume Ruzé et Jacques Du Pré, datée du collège de Navarre (BCG, n^o 139).
- 25 > T. de Bèze, *Histoire ecclésiastique des Eglises reformees*, Anvers, Jean Remy, 1580, p. 162.

26 › Le patronyme « Lasserre », ou « Lassère », se rencontre aujourd'hui plus fréquemment que celui de « Lasseré ». Les sources anciennes ne redoublent pourtant jamais la dernière consonne et accentuent souvent le dernier « e ». Le patronyme « Lasseray » est par ailleurs attesté au début du XVII^e siècle en Touraine. Nous conservons donc ici la forme « Lasseré ». Les maigres informations dont on dispose concernant sa famille nous sont fournies par son testament, en date du 1^{er} décembre 1546. Sur sa carrière, voir J. Launoy, *Regii Navarrae gymnasii parisiensis historia*, op. cit., t. II, p. 676-678 ; P. Feret, *La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres. Époque moderne*, t. II, Paris, Picard, 1901, p. 187-188 ; [J. Bruté], *Chronologie historique ...*, op. cit., p. 19-30 ; V. Angelo, *Les Curés de Paris au XVI^e siècle*, Paris, Cerf, 2005, p. 750-751.

27 › *Vie de Monseigneur Saint Hierosme*, Paris, Charlotte Guillard, 1541 (BCG, n° 48), f. 380.

28 › *Ibid.*

29 › [J. Bruté], *Chronologie historique ...*, op. cit. Les archives nationales conservent sous la cote M 180 deux édits de François I^{er} défendant aux docteurs de posséder une chapelle au collège de Navarre (février 1521) et interdisant aux docteurs navarristes de résider au collège (5 août 1537). Ces actes tardifs ne font en fait qu'entériner une situation antérieure.

30 › J. Launoy, *Regii Navarrae gymnasii parisiensis historia*, op. cit., t. II, p. 255.

31 › Londres, The British Library, Harley 2536. À notre connaissance, ce manuscrit n'a jamais été étudié. Les collections de la Bibliothèque nationale de France conservent un autre recueil, non consulté (BnF, ms. lat. 7812-7813), qui a été exploité par James K. Farge (*Biographical Register ...*, op. cit., *passim*).

32 › V. Angelo, *Les Curés de Paris ...*, op. cit., p. 750.

33 › *Ibid.*, p. 197, note 1.

34 › 31 mars 1538 (AN, MC, ET/XLIX/9) et 13 septembre 1539 (AN, MC, ET/XLIX/10).

35 › Voir J.-P. Massaut, *Josse Clichtove, l'humanisme et la réforme du clergé*, Paris, Les Belles Lettres, 1968.

36 › J'adopte ici la forme moderne du toponyme « Gagny », également retenue par André Jammes, mais la graphie dominante dans les sources anciennes semble être « Gaigny ». On rencontre en outre les formes « Gagnay », « Gagnaeus », « Ganay », « Gannay », « Ganeius » et « Gaygny ». Sur Jean de Gagny, outre les sources anciennes (La Croix du Maine, Du Verdier), on lira P. Feret, *La Faculté de théologie de Paris ...*, op. cit., p. 188-191 ; J.K. Farge, *Biographical Register ...*, op. cit., n° 199 ; A. Jammes, « Un bibliophile à découvrir, Jean de Gagny », *Bulletin du bibliophile*, n° 1, 1996, p. 35-80 ; A. Jammes et N. Barker, « Jean de Gagny: a bibliophile re-discovered », *The Library*, vol. 11, n° 4, 2010, p. 405-446 ; N. Barker, « A national collection of manuscripts: Jean de Gagny's purpose for his collection compared with John Leland's », dans S. Hindman, I. Jammes, B. Jammes et H.P. Kraus Jr. (éd.), *Le livre, la photographie, l'image & la lettre. Essays in honor of André Jammes*, Paris, Éditions des Cendres, 2015, p. 93-105.

37 › J. Launoy, *Regii Navarrae gymnasii parisiensis historia*, op. cit., t. II, p. 406.

38 › *Recueil de vers latins, et vulgaires de plusieurs Poètes François, composés sur le trespass de feu Monsieur le Daulphin*, Lyon, François Juste, 1536, f. A7v^o.

39 › A. Tuillier, « Les lecteurs royaux après la crise de 1534. Un dessein contrarié », dans A. Tuillier (dir.), *Histoire du Collège de France*, t. I : *La création. 1530-1560*, Paris, Fayard, 2006, p. 187-208, ici p. 195.

40 › Étienne le mentionne, dans ses *Censures des théologiens de Paris*, parmi les responsables de son exil.

41 › A. Jammes, « Un bibliophile à découvrir ... », art. cit., p. 35.

42 › L. Delisle, *Le Cabinet des manuscrits*, t. I, Paris, Imprimerie impériale, 1868, p. 162-163.

43 › A. Charon-Parent, *Les Métiers du livre ...*, op. cit., p. 154-155 ; A. Jammes, « Un bibliophile à découvrir ... », art. cit., p. 46.

44 › J. Paillard, *Claude Garamont graveur et fondeur de lettres*, Paris, Ollière, 1914.

45 › H.D.L. Vervliet, *French Renaissance Printing Types: A Conspectus*, Londres, The Bibliographical Society, 2010, p. 45 (référence désormais abrégée en « *Conspectus* »).

46 › « *Epistre au Roy* », dans Primase, *Briefve et fructueuse exposition sur les Epistres Saint Paul*, Paris, Roffet, 1540.

47 › Ceux de Simon de Colines, Chrétien Wechel, Michel de Vascosan, Denis Janot, Galliot Du Pré ou Étienne Roffet.

48 › En 1539, il confie à Gervais Chevallon son édition *princeps* des sermons de Guericus.

49 › On lit, sur la page de titre de l'édition lyonnaise, la mention d'un privilège pour six ans.

50 › J. Launoy, *Regii Navarrae gymnasii parisiensis historia*, op. cit., t. II, p. 715-718 ; J.K. Farge, *Biographical Register ...*, op. cit., n° 37 ; V. Angelo, *Les Curés de Paris ...*, op. cit., p. 641-642 ; P. Feret, *La Faculté de théologie de Paris ...*, op. cit., p. 196-197.

51 › J. Launoy, *Regii Navarrae gymnasii parisiensis historia*, op. cit., t. II, p. 404.

52 › J.K. Farge, *Biographical Register ...*, op. cit., p. 180.

53 › AN, MC, ET/XLIX/160, signalé dès 1980 par James K. Farge (*Biographical Register ...*, op. cit.) qui se contente d'en noter la présence sans en commenter le contenu.

- 54 > Tilmann le qualifie de *praeceptor suus* dans la préface d'une édition de Georges Pachymère publiée en 1538 (cat. n° 17).
- 55 > J.-F. Maillard, J. Kecskeméti, C. Magnien et M. Portalier, *La France des humanistes. Hellenistes I, op. cit.*, p. 503-563. Signalons que son implication dans les éditions des œuvres de Pacien de Barcelone (1538), Bernard de Clairvaux (1547) et Grégoire le Grand (1552) semble avoir échappé aux éditeurs de cet excellent volume.
- 56 > C'est à Lyse Schwarzfuchs que revient le mérite d'avoir identifié dans cette gravure récurrente la marque de Tilmann ; je présente ici brièvement les résultats d'une rapide enquête à laquelle nous nous sommes adonnés de concert.
- 57 > Voir F. Desjéprez, *Recueil de la diversité des habitz*, Paris, R. Breton, 1564, f. C8.
- 58 > J. Launoy, *Regii Navarrae gymnasii parisiensis historia, op. cit.*, t. I, p. 407.
- 59 > *Pandectes scripturae*, Paris, J. Kerver, 1543, f. Bb ij.
- 60 > *Ibid.*, f. 263v°. Il s'agit d'une représentation de Lasseré, identifiable par ses initiales, agenouillé en prière au pied de Saint-Martin.
- 61 > *Vie de Monseigneur Saint Hierosme*, Paris, Josse Bade, 1530, f. 5r°.
- 62 > *Vie de Monseigneur Saint Hierosme*, Paris, Charlotte Guillard, 1541, f. 394v°.
- 63 > *Ibid.*, f. 219v°.
- 64 > Ainsi, chap. III, f. 6v° et suiv. : « La vie solitaire [...] au commencement, semble dure & estrange : mais apres que dieu a distille sa grace au cœur de l'homme, & qui luy fait gouster son amour : il nya plaisir au monde si grand, que cestuy la. Car en icelle, l'homme prent la doulceur de la paix & repos interieur de sa conscience : & met tout son cœur & desir en diuine contemplation : qui est vne ioye incomprehensible a ceulx qui ne scauent ce que cest, & qui nen ont point taste. Et pour gouster ce grand bien, plusieurs sainctes gens ont appete vie solitaire : en laquelle plus parfaitement on la gouste : & chascun iour se treuuent beaucoup de gens qui lappetent : & laissent pere, mere, freres, seurs, honneurs, & richesses temporelles, pour vaquer a soy seulement : affin quilz puissent apres totalement vacquer a dieu. »
- 65 > *Vie de Monseigneur Saint Hierosme*, Paris, Charlotte Guillard, 1541, f. 379r°.
- 66 > *Ibid.*, f. 380r° et v°.
- 67 > *Ibid.*, f. 380v°.
- 68 > Sur le contexte général, voir A. Renaudet, *Préréforme et humanisme*, 2^e édition revue et corrigée, Paris, D'Argence, 1953. Sur la réforme monastique, voir J.-M. Le Gall, *Les Moines au temps des Réformes. France (1480-1560)*, Seyssel, Champ Vallon, 2001.
- 69 > Jean-Marie Le Gall (*Les Moines...*, *op. cit.*, p. 99-101) met par ailleurs en évidence le rôle de la « nébuleuse tourangelle », composée de familles aussi puissantes que les Briçonnet, les Ruzé et les Berthelot, dans le développement de la réforme monastique.
- 70 > *Ibid.*, p. 69.
- 71 > *Vie de Monseigneur Saint Hierosme*, Paris, Josse Bade, 1530, f. 2r°.
- 72 > *Vie de Monseigneur Saint Hierosme*, Paris, Charlotte Guillard, 1541, f. [2]r°.
- 73 > *Theotimus*, édition et introduction de D. Gagliardi, Madrid, Mirabel Editorial, 2005, p. 6-7. Je remercie Marie-Luce Demonet pour cette précieuse indication.
- 74 > J.-P. Massaut, « Josse Clichtove (1472/73-1543) », dans C. Nativel (dir.), *Centuriae Latinae II...*, *op. cit.*
- 75 > Voir son *De Laude monasticae religionis*, 1513.
- 76 > G. Tilmann, « *Ad reverendum in Christo patrem ac D.D. Robertum Senalem Abricensium episcopum, doctoremque theologia professione longè eximium, praeceptorum suum Godefridi Tilmanni Cartusii pro operibus Dionysii Areopagitae praefatio* », dans G. Pachymère, *Paraphrasis in decem epistolas B. Dionysii Areopagitae*, Paris, 1538 (BCG, n° 17), f. a2-m3.
- 77 > Les auteurs de *La France des humanistes. Hellenistes I* (*op. cit.*) citent bien la fin de cette longue épître, mais pas ce passage pourtant crucial.
- 78 > F. b2-b3.
- 79 > A. Lefranc, *Histoire du Collège de France depuis ses origines jusqu'à la fin du Premier Empire*, Paris, Hachette, 1893, p. 145.
- 80 > *Annotaciones [...]* in *Jacobum Fabrum Stapulensem libri duo et in Desid. Erasmus Roterodamum liber unus*, Paris, Josse Bade, 1526. Je cite ici le texte dans la version française qu'en donne André Godin (*Érasme, lecteur d'Origène*, Genève, Droz, 1982, p. 427).
- 81 > E. Barnavi, *Les Religions meurtrières*, Paris, Flammarion, 2008.
- 82 > *Vie de Monseigneur Saint Hierosme*, Paris, Josse Bade, 1529.
- 83 > *Vie de Monseigneur Saint Hierosme*, Paris, Charlotte Guillard, 1541, f. 394v°.

84 › 23-26 février 1573 (AN, MC, ET/XLIX/160).

85 › Remarquons en revanche qu'on ne trouve pas d'œuvres complètes d'Augustin, de Jérôme, ni de Jean Chrysostome, alors même que Benoît a contribué à en établir l'index.

86 › Signalons néanmoins les « Œuvres de St Hillaire impression de Paris » (1544) ou les « *Cathena in Genesim et Exodum* » de Lippomano (1546 et 1550).

87 › « *There is some evidence to suggest that many French Catholics owned editions that were on the index of forbidden books.* » (M. Walsby, « The library of the Breton jurist and historian Bertrand d'Argentré in 1582 », dans M. Walsby et N. Constantinidou [dir.], *Documenting the Early Modern Book World: Inventories and Catalogues in Manuscript and Print*, Leyde, Brill, 2013, p. 117-140, ici p. 133.)

88 › F. Rabelais, *Le Quart Livre*, chap. 32.

89 › A. Renaudet, « Jean Standonk, un réformateur catholique avant la Réforme », *Société de l'histoire du protestantisme français. Bulletin*, Paris, 1908, p. 9.

90 › *Ibid.*, p. 9-10.